8465148
Oo

COLLECTION " RYTHMES

Yves SAINT-ORENS

OMBRES
et
CLARTÉS

Préface de Patrice BUET

ÉDITIONS DE LA REVUE MODERNE
88, rue Saint-Denis, 88
PARIS (1er)

REMOTE STORAGE

BOOKSTACKS OFFICE

COLLECTION " RYTHMES "

Yves SAINT-ORENS

OMBRES

et

CLARTÉS

Préface de Patrice BUET

ÉDITIONS DE LA REVUE MODERNE
88, rue Saint-Denis, 88
PARIS (I^er^)

DL 8552 30-7-50 A

F46S14F
Oo
REMOTE STORAGE
BOOKSTACKS OFFICE

PREFACE

Ce n'est pas avec surprise, mais c'est toujours avec plaisir que, parmi tant et tant de poètes qui s'enrôlent sous la bannière des POETES DE FRANCE, je découvre parfois le don, la flamme, le désir affirmé, l'appel entendu de la Muse.

Yves Saint-Orens nous vient d'un pays de lumière, où la nature vibrante embrase les âmes sensibles. Le petit florilège qu'il nous présente ici est celui d'un intimiste, dont les timidités se teintent du rose pudique et charmant des aveux.

Ce poète se penche sur ses sentiments secrets. Près d'un lit d'agonie. il se demande quelle est la douleur la plus amère :

celle de cette femme appelant son enfant
ou bien celle du fils qui n'aura plus de mère

Il médite sur de vieilles lettres qui restent

...le vivant souvenir
de ceux que le destin a rayés de la vie.

Il ressent la tristesse

d'une feuille qui tombe en sa robe d'automne

L'espoir de l'amour le surprend craintif :

Si j'ai pu t'émouvoir, ne le dis pas encore !

Et pourtant l'enchantement de l'amour lui inspire des vers

qui berceraient ton cœur en des rythmes câlins

Il n'oublie pas les oubliés qui n'ont pas même

le secours d'un ami pour leur fermer les yeux !

Ce trop rapide aperçu marque l'accent de cette poésie, à laquelle on pardonnera volontiers quelques rares imperfections de forme pour en goûter pleinement l'expression simple et directe, la confiance touchante, la fraîche et savoureuse sincérité.

Patrice BUET

LES DEUX DOULEURS

Au fond de l'hôpital, dans un de ces réduits
Rappelant une cave aux murs toujours humides,
Deux morts sont allongés sur des grabats sordides,
Et leurs corps efflanqués sont déjà tout raidis.

Une femme, un enfant, les yeux hagards, rougis,
Regardent les défunts aux visages livides,
Et qui pressent un christ entre leurs mains rigides ;
L'enfant pleure sa mère et la femme son fils !

Et dans le soir lugubre en ce lieu de tristesse,
On n'entend plus qu'un râle et des cris de détresse
Qui meurent par degrés dans l'air trop étouffant.

Oh ! de ces deux douleurs, quelle est la plus amère ?
Celle de cette femme appelant son enfant,
Ou bien celle du fils qui n'aura plus de mère ?

VIEILLES LETTRES

Les lettres sont pour moi des reliques bien chères,
Que j'aime à conserver au fond d'un vieux coffret ;
Il s'exhale, en l'ouvrant, un parfum très discret
Qui réveille en mon cœur, bien des choses amères.

O lignes d'autrefois dont tous les caractères
Sont jaunis par le temps, vous gardez le secret,
De combien de sanglots, d'espoirs ou d'un regret,
Sans vouloir dévoiler chacun de vos mystères.

Pages que je relis, vous me faites souffrir,
En demeurant pour moi le vivant souvenir,
De ceux que le destin a rayés de la vie.

Phrases qui reflétez l'image de nos morts,
Vous laissez dans mon âme encore inassouvie,
Un peu plus de douleur, et souvent du remords !

SOIR D'AUTOMNE

Par ce beau soir d'automne, à l'horizon en feu,
Phébus, dans sa splendeur, jette un dernier adieu
A la ville assoupie où tout se fait mystère,
Alors qu'un angélus invite à la prière.

Le long des quais poudreux, chargés au ras des eaux,
Glissent de noirs chalands halés par des chevaux.
Là-bas, dans le faubourg qui se baigne dans l'ombre,
Chaque vitre flamboie et puis redevient sombre...

Mes pas m'ont égaré dans les sentiers des bois,
Où, quand mon cœur gémit, j'aime à rêver parfois.
Un reflet du soleil redore en son sillage,
Le joli ton rouillé qui pare le feuillage.

Quelques rares oiseaux, dans leur chant attristé,
Semblent se souvenir des beaux jours de l'été.
Je ressens d'un zéphyr, la langueur alourdie
Qui pénètre en mon âme encor plus engourdie,

Il tombe sur le sol, — après avoir glissé
Sur quelque rayon d'or par le soir irisé,
Pour venir sous mes pas, en de folles cohortes, —
Des corps déjà meurtris de pauvres feuilles mortes...

Leur chute éveille en moi ce cruel souvenir
Qui me fait présager un bien sombre avenir.
Puis, dans un froissement, des feuilles vagabondes
Vont rejoindre leurs sœurs en terminant leurs rondes...

C'est ainsi que s'en vont mes rêves les plus chers,
Pauvres illusions ! pour mes chagrins amers,
Vous m'apportiez l'oubli, vous calmiez ma souffrance,
Mais maintenant, hélas ! je vis sans espérance.

C'est en vain qu'on est jeune on se sent toujours vieux
Lorsque déjà la mort se reflète en nos yeux.
O feuilles qui mourez, votre lente agonie,
Avive mes tourments par sa froide ironie.

Quand le cœur est brisé par un grand désespoir,
Au déclin du soleil, à l'approche du soir,
Il n'est rien de plus triste et de plus monotone,
Qu'une feuille qui tombe en sa robe d'automne !

NE LE DIS PAS ENCORE !

Si tu sais lire en moi, rien qu'en sondant mes yeux,
Les tiens ont leur secret toujours impénétrable :
Ils gardent de ton cœur hélas invulnérable,
Le mystère troublant d'un songe radieux.

Ce mot que j'attendrais calme et silencieux
Ne le prononce point afin qu'il soit durable ;
L'être s'abandonnant se fait moins désirable,
L'astre n'est plus que pierre en descendant des cieux !

Nos désirs satisfaits émoussent notre flamme,
Un sentiment d'orgueil nous dénaturant l'âme,
Pour venir la bercer d'un bonheur incertain.

L'amour qui se défend demeure en son aurore,
Rêve qu'on réalise, étoile qui s'éteint.
Si j'ai pu t'émouvoir... ne le dis pas encore !

TES YEUX

Tes yeux sont une nuit palpitante d'étoiles
Scintillant des reflets d'un très pur diamant ;
Et si parfois, je veux sonder leur firmament,
C'est en vain que je cherche à soulever ses voiles.

Tel le grand Raphaël qui fixait sur ses toiles
L'extase de son rêve ou bien de son tourment,
Je voudrais dans ces vers, chanter divinement
Ton regard où s'évoque un lac aux blanches voiles.

Dans tes prunelles d'or est un accent plus doux,
Quand je suis près de toi, t'implorant à genoux,
Essayant de percer leur si troublant mystère.

Mais quand j'ai trop souffert, elles restent pour moi,
L'oasis bienfaisante où triste et solitaire,
J'y puise du courage et calme mon émoi.

**

« POUTCH » !

C'est un chat de gouttière, à la poitrine blanche
Et au dos tout tigré, mais dans ses beaux grands yeux,
On sent vibrer une âme aux dons si précieux,
Qu'elle sait lire en vous sans que le cœur s'épanche.

On le baptisa : « Poutch » ! Sa nature très franche
Savait vous conquérir ; ses tours malicieux
Déridaient bien souvent votre front soucieux,
Et se faisant fripon, il vous tirait la manche.

Animal très savant, sachant faire le beau,
Il vous sautait au cou, quand, surpris en défaut,
Il cherchait son pardon dans sa douce caresse.

Dix-huit ans est son âge ! Aveugle maintenant,
Sa mort nous causera souvent de la tristesse
Car c'est un peu de nous allant vers le néant !

INTIMITE

Par ces longs soirs d'hiver où durant la veillée,
Ils aiment l'un et l'autre à baigner leurs cheveux,
Au cercle de la lampe aux rais si lumineux,
Que chaque tête blonde est comme ensoleillée.

Parfois tout en rêvant et l'âme émerveillée,
Il lui brode des vers tendres et langoureux,
Alors que de ses doigts devenus plus fièvreux,
Elle achève un trousseau qui la tient éveillée.

Adieu tous les tourments qui l'ont tant torturé,
Car il connaît enfin ce bonheur assuré
De l'avoir pour épouse et l'appeler « ma femme ».

Les heures tour à tour s'écoulent lentement,
Et dans leurs cœurs épris s'épanouit leur flamme
En vivant tous les deux, le même enchantement !

LES ROSES QUE J'AI CUEILLIES

En ce jour de bonheur pour célébrer ta fête,
Je voudrais que ma muse en se faisant coquette,
Te ciselât des vers enchanteurs et divins
Qui berceraient ton cœur en des rythmes câlins.

Je voudrais sur mon luth composer un poème
Que je convertirais en un pur diadème,
Afin de déposer ce précieux trésor
Sur ta tête de reine aux si fins cheveux d'or.

De Vinci, je voudrais son coloris d'artiste
Pour peindre avec ferveur l'expression si triste,
De tes regards lointains qui se font plus rêveurs
Quand tes beaux yeux d'enfant sont perlés par des pleurs.

De Wagner, je voudrais ses longs chants pleins de fièvres
Pour traduire en sanglots le songe de tes lèvres,
Dont hélas le sourire est parfois douloureux
Quand je couvre tes mains de baisers amoureux.

Tel Phidias enfin, je voudrais pouvoir rendre
En taillant dans le marbre un modelé très tendre,
Ton galbe délicat dont les moindres contours,
Garderaient la fraîcheur de nos jeunes amours.

Je voudrais, je voudrais... encore bien des choses
Pour t'offrir un présent digne de ta beauté,
Mais je n'ai que ces vers où mon cœur attristé,
Pour toi seule a cueilli quelques bouquets de roses !

LES PETITS VIEUX

J'aime ces petits vieux qui s'en vont tous les jours
Sur un banc de la place, au rond-point du village,
Conter leurs souvenirs dont on rit au passage,
Quand ils parlent parfois de leurs jeunes amours.

D'une voix chevrotante et sans de grands discours,
Ils discutent de tout avec un air très sage.
A leurs convictions on ne fait pas outrage,
Car ils connaissent l'art de s'entendre toujours.

Aux rayons du soleil dont la lumière est blonde,
Ils sont très enchantés d'être encore en ce monde,
Et contre le destin chacun d'eux se défend.

Quelquefois un bambin, tout bouillant de jeunesse,
Vient troubler par ses jeux cette heureuse vieillesse
Qui ne sait que sourire aux ébats de l'enfant !

LES REVES

Il est des rêves doux, roses et radieux,
Que fait le jeune enfant dans les bras de sa mère,
Qui presse sur son sein cette tête si chère
Lui souriant déjà d'un air malicieux.

Il est des rêves d'or, il est des rêves bleus
Qu'on fait le cœur content et l'âme plus légère,
Quand l'aimée a pour vous un regard moins sévère
Et vous accorde enfin un baiser sur ses yeux !

Mais il existe encor des rêves bien moroses
Que ne peut effacer le doux parfum des roses ;
Ces rêves vous font mal : le cœur les a pétris !

Ils reflètent souvent quelque grande souffrance
Où l'on ne voit jamais un rayon d'espérance,
Ces rêves sont les miens : ce sont les rêves gris !

LES OUBLIES

O vous qui d'un foyer goûtez la quiétude,
Songez-vous quelquefois au pauvre délaissé,
Vivant dans les stalags, le cœur plus oppressé
De ne pas voir finir sa morne solitude ?

O vous qui de l'enfant aimez chaque attitude
Et jouissez de l'amour si désintéressé
D'une épouse attentive et au cœur empressé,
Pensez-vous à l'absent brisé de servitude ?

O vous qui redoutez l'intolérable effroi
De mourir de la faim, de terreur ou de froid,
Souvenez-vous souvent de ceux qui n'ont pas même,

En un soir de grisaille où se voilent les cieux,
Et qu'ils vont se débattre en un effort suprême
Le secours d'un ami pour leur fermer les yeux !

Imprimerie E. DIERVILLE, Verneuil (Eure)
N° d'Edition : 171 Dépôt légal 3e trimestre 1950 N° 99

EDITIONS DE LA REVUE MODERNE
88, rue Saint-Denis — PARIS (1er)

Anthologie
de la Société des Poètes Français

Préface de Pierre GROSCLAUDE, Président de la Société

Prix : 150 fr. — Franco : 185 fr.

Les Poètes du Terroir
réunis par Gaston JANET

Prix : 325 fr. — Franco : 360 fr.

JE VEUX ECRIRE
Guide pratique de l'ECRIVAIN
par Robert VALETTE

L'édition. Le compte d'auteur et d'éditeur. Le contrat. La présentation du livre (composition, corrections, etc..)
Les différents genres d'édition. — Livre de vers, Roman, Brochure de Théâtre, Livre scientifique, classique, pour enfants, de luxe, etc...
Le lancement. — Avant et après le dépôt en librairie. Service de presse, publicité
La Presse Littéraire. Le Théâtre d'Amateur. La Conférence. Les Prix littéraires, etc...

Le Vol. : 60 fr. — Franco : 75 fr.

Conseils à un Jeune Poète
par Patrice BUET

Sous une forme familière, aimable et spirituelle, l'auteur donne à nos jeunes poètes de judicieux et excellents conseils.

Prix : 50 frs. — Franco : 65 fr.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 065639418